
**RAPPORTS ENTRE FEMMES DANS LA COLLINE
OUBLIEE DE M. MAMMERI : ENTRE JALOUSIE,
RIVALITE ET SOLIDARITE FEMININE.**

M. Abdellaziz KHATI

Résumé :

Dans cet article, il est question de voir quelques facettes de la vie féminine dans l'univers romanesque de *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri. En effet, la femme remplit et embellit ce roman par sa présence. Cependant, les femmes représentées sont loin d'être stéréotypées et chacune d'elles a sa propre trajectoire. Les femmes n'ont ni la même condition sociale, ni le même niveau d'instruction, encore moins les mêmes aspirations dans la vie. Ainsi, le roman ne dresse point un tableau lugubre de portraits de femmes colonisées : il dépasse cet objectif pour proposer des images « vivantes » de femmes qui s'entraident et se soutiennent pour faire face à la misère, mais ces mêmes femmes, mues par la jalousie et la rivalité, se jalouent et se martyrisent quelquefois. Loin d'être un simple décor exotique, la femme est ainsi présentée avec ses singularités et ses paradoxes.

29

Abstract :

In this article, some facets of the feminine life in the novel of Mouloud Mammeri's *La colline oubliée* will be discussed. Indeed, the woman presence fills and embellishes this novel. However, the women represented are far from being stereotyped characters as each one has its own trajectory. Women have neither the same social condition nor the same level of education, much less the same aspirations in life. Thus, the novel does not paint lugubrious portraits of the colonized women. It goes beyond this objective to propose "living" images of women who help and support each other in order to face poverty, but these same women, moved by jealousy and rivalry, are sometimes jealous and martyred.

Far from being a mere exotic decorum, the woman is thus presented with her singularities and paradoxes.

RAPPORTS ENTRE FEMMES DANS LA COLLINE OUBLIEE DE M. MAMMERI: ENTRE JALOUSIE, RIVALITE ET SOLIDARITE FEMININE.

Nombreuses sont les histoires de stérilité dans les romans algériens de la période coloniale, à l'exemple de *La Colline oubliée* de Mammeri et *La Terre et le Sang* de Feraoun, qui permettent de voir quelques aspects du monde féminin à l'image des rapports entre les jeunes femmes. Les deux personnages féminins principaux dans le roman de Mammeri sont d'abord Aazi : une belle jeune femme mariée à un homme instruit et riche (Mokrane). Elle se fait martyriser, néanmoins, par les autres femmes de son entourage à cause de sa stérilité. Le second personnage est Davda : très belle et épouse de l'homme le plus riche du village. Elle souffre également de la stérilité mais sa position sociale prestigieuse de femme riche, puissante et redoutée lui épargne le martyre que subit son amie Aazi. Le monde féminin paraît ainsi ordonné à l'image du monde masculin : des positions sociales distinctes selon la richesse (les riches, les moins riches et les pauvres) ou selon l'appartenance familiale (l'honorabilité de la famille de la femme ou celle de son époux). Mais il existe aussi un autre critère qui détermine la supériorité d'une femme par rapport à une autre : la beauté³⁹.

30

Ainsi, dans le roman, trois femmes rivalisent les unes avec les autres par leur beauté : Davda, Aazi et Sekoura⁴⁰ (Kou). Aazi est originaire d'un autre village mais elle est venue très jeune vivre à Tasga. Elle connaît donc Sekoura depuis sa tendre enfance. Pour Davda ce fut différent : la femme d'Akli n'est arrivée à Tasga que mariée. Cela n'est pas sans importance quand on sait à quel point la femme étrangère peut trouver des difficultés à s'intégrer dans son nouveau village. C'est que ses

³⁹Voir : Zineb Ali-Benali, « Le maillon faible. La conteuse, le meddah et l'écrivain » in *Itinéraires et contacts de cultures*, volume 15/16 : *Littérature et oralité au Maghreb, hommage à Mouloud Mammeri*, 1er et 2e semestre 1992, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 89-97.

⁴⁰ Le prénom Sekoura signifie : la perdrix, symbole de la suprême beauté chez les Kabyles. La perdrix est aussi un personnage bienfaiteur dans les contes kabyles. Voir : Kamal Nait-Zerrad, *L'Officiel des prénoms berbères*, Ed L'Harmattan, p. 12.

nouvelles compagnes n'aiment pas voir leurs hommes ramener des femmes en dehors du village. Et si « l'intruse » ne se distingue pas par quelque qualité qui la rend supérieure à ses compagnes, elle fait l'objet de sarcasmes, voire de mépris, pour la simple raison qu'elle est étrangère, privée de la protection de sa famille.

Davda débarque donc au village avec le statut de femme étrangère. Il faut pour elle se faire respecter. Sa beauté et la richesse de son mari lui permettent de s'imposer comme une femme importante à Tasga. Elle est généreuse avec les pauvres et cela lui vaut beaucoup d'estime de la part de la communauté, et les femmes sont toujours admiratives de sa beauté et de son élégance :

« Les filles émerveillées tâtaient quelquefois, timidement, la robe soyeuse de Davda. L'une d'elles, grisée par les couleurs et les parfums de cette femme presque irréelle, tant elle était belle, finit par lui baiser goulûment la main. Les vieilles qui nous suivaient n'arrêtaient pas de faire pour elle d'une voix chevrotante et cassée des vœux » (LCO Pp. 80/81)

Une seule femme paraît être en mesure de rivaliser avec Davda et lui disputer un peu cette place de choix qu'elle occupe : Aazi. Pourtant, cette dernière est loin d'être riche. Son enfance est celle d'une pauvre orpheline et c'est sans doute son mariage avec Mokrane, fils d'une famille riche, qui la rehausse aux yeux des autres femmes. Il faut dire aussi qu'Aazi est aussi belle que Davda, et les descriptions que Mokrane fait de sa femme, lors de leurs premiers temps de mariage, donnent au roman une touche d'exotisme :

« Mais c'était surtout la toilette d'Aazi qui détonnait dans le cadre rustique de nos promenades quotidiennes. Aazi portait les atours classiques des jeunes mariées, mais les étoffes de ses robes, ses foulards, ses bijoux étaient probablement les plus fastueux que notre village eût vus depuis bien longtemps. » (LCO p. 46)

« Aazi avait l'art de marier dans un ensemble barbare mais étrangement beau les plus criardes couleurs. Selon la coutume, ses longs cils étaient

teints en noir avec de la poudre d'antimoine et cela lui donnait par contraste à sa prunelle une teinte bleu de nuit (...) deux traits minces et dorés d'eau d'écorce de noyer macérée faisaient comme deux ailes au-dessus de ses sourcils. La même écorce avivait ses lèvres, ses gencives ; ses mains, ses pieds étaient rougis au henné (...) Baignant tout cela un étrange parfum où se mêlaient à la fois l'héliotrope, les clous de girofle et le benjoin. » (LCO p.47)

Davda et Aazi n'affichent aucune animosité l'une envers l'autre. Au contraire, les deux femmes semblent être bonnes amies, comme en témoigne le cadeau fort coûteux que Davda a offert à Aazi lors de son mariage :

« Akli, poussé par Davda, lui avait payé un diadème qu'il avait fait fabriquer exprès et en grand secret par le bijoutier le plus renommé des At-Yanni. » (LCO p.46)

Davda aide également Aazi à soigner sa stérilité. C'est grâce à elle qu'Akli s'est chargé de transporter Aazi et Mokrane successivement au tombeau du Saint puis à la Hadra. Les deux femmes paraissent n'avoir ainsi aucun différent et leur malheur commun (la stérilité) semble les rapprocher davantage. Elles sont dans deux foyers différents, appartiennent à deux familles différentes et leurs maris (Akli et Mokrane) entretiennent d'excellents rapports. Quel est alors l'origine de cette rivalité entre elles ? La réponse est qu'elles se jalourent secrètement leur beauté.

Cette rivalité n'apparaît clairement que vers la fin de l'histoire, lorsqu'Aazi est gravement malade et qu'elle risque de mourir, et c'est à peine si l'on peut la discerner auparavant. La seule scène où l'on pressent que Davda envie pour quelque raison Aazi est celle où il est question du départ de Mokrane pour la guerre. En effet, Mokrane n'a pas voulu informer les siens de la date de son départ, pour ne point les chagriner, mais Davda, ayant appris par son mari que les mobilisés vont partir, se précipite chez Aazi pour la meurtrir par cette nouvelle :

« Davda aussitôt se précipita chez Aazi : - Les quarante saints de ta tribu sont garants qu'il reviendra.

- Qui ?

- Tu ne sais donc pas ? Mokrane doit partir après-demain.

Davda savait très bien que j'avais fait exprès de ne rien dire à personne. (...) Davda ne s'y trompa pas. Tout le sang s'était retiré du visage d'Aazi. » (LCO p.52)

L'image d'Aazi déformée par la maladie a un effet bouleversant sur Davda, au point que toute la jalousie qu'elle ressent envers cette malheureuse femme sur qui le destin s'acharne (Aazi vient, à la fois, d'être répudiée, de vivre la mort de Mokrane et d'attraper une grave maladie qui menace de l'emporter) se transforme en tendresse. Avant de la voir ainsi alitée, Davda n'arrivait pas à situer ses sentiments envers Aazi :

« Aazi allait peut-être mourir. Cette nouvelle fit sur Davda une étrange impression. (...) Du reste, elle ne savait pas encore si elle tenait à Aazi. (...) Elle avait trop peur de paraître triompher (...) Le visage tuméfié d'Aazi la fit reculer d'horreur. » (LCO p.195)

33

Davda comprend qu'Aazi risque de mourir ; elle oublie alors leur rivalité et se met à soigner la malade. Et lorsqu'Aazi s'est quelque peu rétablie, les deux femmes ont une conversation où, à la fois, elles s'avouent leur secrète rivalité et la dépassent par la même occasion :

« - Va, lui dit un jour Aazi, va te reposer (...) Tu es toujours aussi belle bien sûr, mais tu es fatiguée.

- C'est toi Aazi, qui as été belle. Tu es belle encore et tu resteras belle toujours. Ton charme ne passera pas avec ta jeunesse, parce qu'il n'est pas seulement dans ton corps. Tous ils ont rêvé de toi ! Mokrane, Menach, Meddour, Akli... (...) Oui, Akli, car que m'importe qu'Akli ait aussi rêvé de toi : c'est à son honneur et cela ne me gêne pas. Mais sur moi c'est la malédiction; ils n'en veulent tous qu'à mon corps. (...)

Maintenant que notre jeunesse à toutes deux est passée, je peux te le dire : je t'ai enviée d'avoir été aimée par Mokrane pour toi et rien que parce que tu étais Aazi. J'ai eu quelquefois besoin que quelqu'un m'aimât pour moi-même mais ils me désiraient tous trop pour m'aimer. »

(LCO p.197)

C'est donc grâce au concours de circonstances spéciales (la maladie d'Aazi) que les deux femmes ont pu dépasser l'obstacle d'une rivalité qui les a empêchées durant des années d'être de véritables amies. Cette rivalité entre femmes à cause de leur beauté, nous la retrouvons aussi dans *La Terre et le Sang* de Feraoun, où les deux antagonistes ont pour noms Chabha et Hemama :

« Dès leur jeune âge, Chabha et Hemama furent un peu rivales et se supportèrent difficilement. Hemama s'est toujours crue plus belle. En réalité, c'était la plus jalouse et la plus orgueilleuse. »

(LTS p. 192)

La rivalité entre ces deux jeunes femmes ne cesse pas avec le temps ; pire encore, elle s'aggrave lorsqu'elles sont mariées. La jalousie pousse Hemama à révéler à la fontaine, devant toutes les présentes, ce qu'elle sait de la liaison secrète entre Chabha et son amant Amer. Cela va provoquer la mort du mari (Slimane) et de l'amant (Amer), car les propos de Hemama parviennent aux hommes et Slimane ne tarde pas à prendre connaissance des rumeurs à propos de sa femme. Il se met, dès lors, à la suspecter et à la surveiller jusqu'au jour où il la surprend dans les bras d'Amer. Il met alors en place un stratagème pour tuer son rival, mais en passant à l'acte, il se prend à son propre piège et meurt avec lui.

La scène de dispute entre Hemama et Chabha à la fontaine montre comment le monde des femmes est fait à l'image de celui des hommes : les femmes composent selon leurs affinités des clans (çofs), prennent en considération les liens de sang, défendent une des leurs, savent réparer une injustice ou arbitrer un conflit.

S'agissant de la jalousie qui s'est emparée d'Aazi envers son amie d'enfance Sekoura, il n'est aucunement question entre les deux femmes de rivalité ou de volonté d'affirmer une supériorité de beauté ou de rang : les deux femmes sont amies depuis leur enfance et nulle trace de rivalité entre elles n'apparaît. La jalousie est uniquement du côté d'Aazi : elle envie à sa camarade la fertilité de son sein. Cependant, Sekoura est loin de deviner ce sentiment chez son amie, elle qui, par compassion pour la stérilité d'Aazi, envoie son fils égayer le foyer de Mokrane. Sekoura, mariée à Ibrahim ne tarde pas, suite à de mauvaises affaires de son mari, à être dans le besoin. Lorsqu'elle se décide à demander l'aide d'Aazi, elle ne peut au début réprimer en elle-même un sentiment de honte ; mais Aazi la met à l'aise et Sekoura raconte alors tout le calvaire de sa vie depuis que son mari s'est ruiné. Le récit des malheurs de Sekoura attendrit les sentiments d'Aazi :

« C'était donc là la femme dont elle avait dans ses insomnies tant de fois envié la maternité, un pauvre être soumis à toutes les souffrances du corps, à toutes les douleurs de l'âme. Aazi s'éveilla comme d'un rêve. » (LCO p. 102)

35

Aazi qui croyait Sekoura comblée par les naissances successives de ses enfants, découvre le dénuement dans lequel vit son amie ; ses sentiments se transforment alors : la jalousie s'éteint pour laisser place à la compassion et à la désolation.

En définitive, les femmes évoluent dans leur univers librement et indépendamment des hommes : elles ont leurs propres principes et règles de vie sociale. Comme on peut le voir dans le cas d'Aazi et de Sekoura, lorsque l'une offre à l'autre une bague et l'autre en contre don, lui offre une lingerie pour son enfant :

« Kou passa au doigt d'Aazi sa propre bague en argent émaillé (...) Kou mit au monde son deuxième enfant et Aazi put offrir toute la layette nécessaire à la jeune maman. » (LCO p.47)

Les femmes savent aussi entretenir leurs amitiés et venir en aide les unes aux autres, en cas de nécessité. Et quand elles ne sont pas en mesure de le faire, elles influent sur leurs maris pour qu'ils viennent en aide au mari de celle qui se retrouve dans le besoin. Nous le constatons à maintes fois dans le roman, à l'exemple d'Aazi qui incite Mokrane à aider Ibrahim :

« Aazi prétend que, maintenant qu'Akli n'est plus ici, c'est à moi d'aider Ibrahim » (LCO p.120)

Ou de Davda qui incite Akli à venir en aide à ce même Ibrahim uniquement que parce qu'il est l'époux de Sekoura :

« Akli (...) Refusa sans ambages. (...) En réalité c'était Davda qui, mise au courant, lui avait dit de donner l'argent » (LCO p.211)

Il arrive aussi à la femme maltraitée de déverser sa rancœur et son amertume sur d'autres femmes. A l'exemple de Daadi, la femme d'Oualiqui, sous le prétexte d'un précepte religieux, se fait battre par son mari, et quis'en prend à son tour à une autre malheureuse (Aazi) :

« Je n'irais pas à la fontaine. Mes camarades se moquent de moi parce que je n'ai pas de mari. Je suis allé vendredi avec Tassadit. Daadi m'a dit devant toutes : pourquoi es-tu orgueilleuse puisque tu n'as pas de mari ? Je l'ai tirée par les cheveux. J'ai pleuré toute la nuit. » (LCO p.152)

La femme, si malheureuse soit-elle avec son mari, préfère la vie infernale de couple à la répudiation. Le statut de femme répudiée paraît être le pire des statuts, au point que la femme n'aime pas voir son mari s'éloigner d'elle, même s'il est question de la survie du foyer. C'est de la sorte que Sekoura s'oppose formellement et énergiquement au départ de son mari au Sahara pour travailler :

« Que m'importe à moi que tu sois riche au Sahara si tes enfants ici n'ont pas de père ? Qui les défendra contre les autres enfants ? Qui les mènera

au marché le jour de la grande fête ? Est-ce moi qui leur apprendrai à devenir des hommes ? » (LCO p.209)

Les paroles de Sekoura montrent la limite des responsabilités de la femme : tout ce qui concerne les affaires extérieures du foyer est du ressort exclusif de l'homme (défendre ses enfants et son honneur, inculquer à ses enfants les valeurs du courage et de la virilité, leur apprendre à nouer des liens commerciaux, etc.). Les propos de Sekoura montrent aussi la dévalorisation de la femme en l'absence de son mari, comme on le constate dans l'extrait suivant :

« Il allait partir, l'homme, et elles resteraient à la maison deux femmes, deux pauvres femmes sans protecteur. Elles s'assiéraient le soir au coin du feu, ruminant leur misère, la mâchant dans leurs voix fluettes et mortes, n'attendant rien et sans même cette voix de mâle dont les sons rauques étaient un réconfort. » (LCO Pp.209/210)

Ainsi, les rapports entre femmes fluctuent selon les circonstances de la jalousie et de la rivalité à la solidarité et à la compassion. Se perçoit ici le génie du romancier qui, par le biais des êtres en papier qu'il fait vivre dans son récit, rend compte de la complexité des rapports entre les femmes dans une société traditionnelle en proie à une modernité envahissante qui menace son harmonie ancestrale. Au demeurant, cette chaleur humaine qui remplit le roman et la place de choix qu'il donne à la femme sont, sans doute, l'un des critères principaux qui ont fait la réussite et la grandeur de cette œuvre majeure de la littérature algérienne de langue française.

BIBLIOGRAPHIE :

- FERAOUN, Mouloud, *La Terre et le Sang*, Ed. ENAG, Alger, 1988 (1^{ère}éd. Paris, Le Seuil, 1953).
- MAMMERI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Ed. Gallimard, « Folio », Paris, 1992. (1^{ère}éd. Paris, Plon, 1952).
- « Le maillon faible. La conteuse, le meddah et l'écrivain » in *Itinéraires et contacts de cultures*, volume 15/16 : *Littérature et oralité au Maghreb, hommage à Mouloud Mammeri*, 1^{er} et 2^e semestre 1992, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 89-97.
- BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Ed du Seuil, Paris, 1998.
- LACOSTE-DUJARDIN, Camille et VIROLLE, Marie (dir.), *Femmes et hommes au Maghreb et en immigration : la frontière des genres en question*, Paris, Publisud, 1998.
- LACOSTE-DUJARDIN, Camille, *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*, Paris, La Découverte/Poche, 1996.
- NAÏT-ZERRAD, Kamal, *L'Officiel des prénoms berbères*, Paris, L'Harmattan, 2003.